



VOL. II.—No. 38.

MONTREAL, JEUDI, 21 SEPTEMBRE, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.  
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

UN AUTRE PROGRES.

La *Minerve* annonçait, il y a quelques jours, qu'elle entrerait dans sa quarante-quatrième année sous une nouvelle raison sociale, et que M. Dansereau, rédacteur-en-chef du journal depuis le départ de M. Provencher, en devenait propriétaire-conjoint avec MM. Duvernay. C'est une des meilleures nouvelles que la *Minerve* nous ait donnée depuis longtemps; aussi elle a été saluée avec joie par toute la presse française, heureuse de constater un succès qui est pour elle un indice de progrès.

Jusqu'à présent, le journalisme canadien n'a pas été véritablement une carrière. On était journaliste en passant, en attendant mieux. Le journal n'était que le vestibule d'un avenir meilleur; on en sortait usé ou dégoûté pour entrer dans un emploi public. C'était l'oubli à la suite du sacrifice.

Et ce qui était un malheur pour le pays, c'est qu'on cessait d'être rédacteur, lorsqu'on était davantage en état de l'être. Les propriétaires, hommes, la plupart de l'ancien régime, habitués à faire écrire pour la gloire et l'amour de Dieu, se contentaient, pour s'excuser, de dire qu'ils ne pouvaient faire mieux, vu l'indifférence de la population pour la lecture.

Mais depuis quelques années, les Canadiens comprennent que le journalisme est une affaire comme les autres, qui demande de l'énergie, de l'activité et beaucoup d'esprit d'entreprise. Ils comprennent aussi combien il est important d'intéresser les rédacteurs au succès et à la prospérité de leur journal, de les convaincre qu'ils recueilleront, un jour, le fruit de leurs peines et de leurs travaux, qu'on ne les jettera pas enfin sur la voie publique après avoir exploité leur talent et ruiné leur santé.

Heureusement que le peuple, à mesure qu'il prend le goût de la lecture, devient plus difficile et rend, par conséquent, plus précieux les services des hommes de lettres. Ce n'est pas encore l'âge d'or; mais enfin ce n'est plus l'âge de fer.

Il appartenait à la *Minerve* de rendre hommage aux services des hommes qui ont fait sa réputation dans la personne de l'un d'entre eux. Et ses propriétaires ne pouvaient faire un meilleur choix.

M. Dansereau est non-seulement un bon écrivain, mais il est de plus homme d'affaires, hardi, entreprenant et sage. Esprit pratique, curieux et souple, il sait une foule de choses, profite de tout, et peut vaquer à plusieurs choses en même temps. Il ne se serait pas perdu, lui, dans le labyrinthe, il aurait facilement trouvé le fil.

Nous sommes certains qu'il va donner à la *Minerve* une impulsion vigoureuse, et que sous tous les rapports le changement qu'elle vient de subir sera un heureux événement. Un journal comme la *Minerve* peut faire beaucoup de mal et beaucoup de bien: l'influence qu'elle exerce sur les destinées du pays est considérable et doit augmenter le sentiment de sa responsabilité.

Née d'une pensée de dévouement, d'un sentiment patriotique, elle en impose avec raison à la population canadienne par l'éclat de son passé et la grandeur des services qu'elle a rendus à la patrie. Depuis plus de quarante ans, elle a été le flambeau dont la lumière a guidé la marche de la nationalité canadienne française à travers les événements les plus critiques. Que cette lumière ait toujours brillé du bon côté, je n'ai pas à le décider maintenant. Ce qu'il faut à la *Minerve*, c'est d'être assez indépendante

pour être nationale avant tout, pour être digne de la confiance de tous les hommes sincères qui croient être dans le bon chemin en suivant son drapeau, pour contrôler enfin les événements politiques au lieu de les suivre. M. Dansereau a tout ce qu'il faut pour lui donner cette indépendance et l'élever à cette respectable position.

RUMEURS POLITIQUES.

Le parti libéral parle de se réorganiser en vue des prochaines élections. C'est le *Pays* lui-même qui nous apprenait cela, il y a quelques jours. Le résultat des élections locales a ranimé la confiance de ses chefs. Ils veulent s'assurer si c'est simplement un mirage illusoire ou bien réellement l'aurore de leur règne qu'ils veulent poindre à l'horizon. Ils croient que le traité de Washington, l'achat de la Colombie et le chemin du Pacifique leur offrent des champs de bataille avantageux. C'est là qu'ils se proposent de déployer leur drapeau et de faire un puissant appel à l'opinion publique.

Mais ils diffèrent entre eux sur la base de leurs opérations. Les uns voudraient poser une bonne fois la question coloniale et la trancher d'un seul coup en arborant le drapeau de l'Indépendance ou de l'Annexion. Un grand nombre de personnes de Montréal, de Québec surtout, voudraient sauter d'un seul coup dans l'annexion; mais pour satisfaire les goûts et les tendances de beaucoup de personnes, ils consentiraient à passer par l'Indépendance dans l'espoir d'arriver bientôt à leur *Terre Promise*.

Mais voici la difficulté. Les trois quarts au moins des libéraux anglais ne veulent ni de l'Indépendance ni de l'Annexion, ils veulent rester unis à l'Angleterre, à la peine même d'avaler le traité de Washington qui leur répugne tant.

On les voit déjà qui retiennent leur colère, à la pensée que l'Angleterre pourrait bien, elle aussi, se fâcher et les envoyer paître. On dit qu'ils attendent pour prendre une décision, le retour de George Brown qui est allé voir ce qu'on pense dans la mère patrie des Anglo-canadiens, *at home*, comme ils disent avec tant de bonheur.

Or, les libéraux du Bas-Canada qui se sont cassé la tête tant de fois sur les murs, ne veulent plus recommencer ce jeu-là. L'opinion de ceux qui voulaient agiter l'opinion publique dans le Bas-Canada en faveur de l'Indépendance n'a pas encore prévalu. On veut savoir ce que les autres provinces feront auparavant, dans la crainte encore d'échapper le pouvoir au moment où on croit y toucher. En sorte que l'organisation dont on parle, et les élections prochaines se feraient dans l'ordre constitutionnel et dans le seul but de combattre le gouvernement avec ses propres mesures. Le parti libéral compte qu'avec une bonne organisation il emportera une douzaine de comté. Mais ces choses-là se font à deux, comme on dit, et M. Cartier désirerait sans doute dire son mot dans cette affaire. On dit qu'il sait bien faire les élections; ses antécédents nous permettent de le croire.

Que M. Cartier et M. Dorion fassent ce qu'ils voudront, mais qu'au moins ils recrutent leurs partisans parmi les gens intelligents, instruits et honnêtes, c'est la seule chose que nous leur demandons. Qu'on voie surgir tout ce qu'il y a de forces intellectuelles dans le pays, et de talents en état de faire honneur à la représentation. Et comme après tout, c'est le peuple qui fait les élections,

qu'il montre ce qu'il peut faire et donne la mesure de ce qu'il vaudrait par le choix de ses représentants.

L. O. DAVID.

COURRIER D'ONTARIO.

Avant tout, il faut que je raconte à mes bienveillantes lectrices, cette petite historiette que Philibert Audebrand intitule: *Histoire d'un Quatrain*.—Il s'agit d'une épigramme, qu'Emile Deschamps avait écrite dans le temps, à l'occasion ci-dessous.

Lorsqu'en 1859, Napoléon III partit pour l'Italie, il fit comme en 1870, lorsqu'il quitta la capitale pour la frontière du Rhin, il nomma l'Impératrice régente.

Presque au même moment, la nouvelle régente voulut visiter la Normandie.

En faisant son entrée à Rouen, elle trouva à la gare, en tête de son clergé, monseigneur de Bonnechose, cardinal-archevêque de l'endroit, et le prélat débita un fort beau discours où il compara Eugénie à Blanche de Castille, la mère de Saint-Louis, qui fut aussi régente de France.

Aussitôt, grand scandale au faubourg St. Germain, qui trouva sans doute que l'Impératrice ne renouait pas suffisamment aux Croisades, par ses ancêtres, pour être placée tout à coup *ex æquâ* avec la mère de Saint-Louis.

Les duchesses en mangeant de rage leurs mouchoirs de dentelles.

Blanche de Castille, sortant du 2 décembre! Monseigneur n'y allait pas de main-morte!

Sur ce, arriva Emile Deschamps qui, par un quatrain, rectifia son Eminence.

A monseigneur de Bonnechose, cardinal-archevêque de Rouen.

Votre Impératrice est gentille,  
Elle est même blanche, dit-on;  
Elle est blanche, elle est de Castille,  
Mais Blanche de Castille?—Non!

Vous, qu'êtes femmes, chères lectrices, savez-vous ce qu'ajoutèrent les duchesses, au bas du quatrain?—Elle mirent, au crayon:—Certifié: bonne chose.

Les méchantes! mais on n'est pas femme pour rien. Le quatrain en question n'a jamais été imprimé, mais il a été copié à plus de 20,000 exemplaires. Il se trouvait sur l'agenda de tous les légitimistes.

Quant au poète, il était rayonnant de succès. Seulement on vint lui dire que, ses petits vers transportés aux Tuileries par la police secrète y avaient causé une larme ou deux, et cela lui fit dire cet autre mot.

—On ne sait jamais ce qu'on fait. Je voulais faire faire la grimace à un archevêque trop courtisan, et voilà que j'ai fait pleurer deux yeux espagnols.

Puisque nous y sommes, pourquoi ne vous dirais-je pas que c'est le même poète, Emile Deschamps, qui fit cette chanson contre le gouverneur du château de Vincennes, dans laquelle se trouvait ce couplet:

Monsieur le marquis de Puyvert,  
Voltigeur encore assez vert,  
Avec son habit qui le sangle,  
Son chapeau qui fait le triangle  
Et sa brette en maître d'hôtel  
Qui ne menace... que le Ciel!

Dans un autre couplet, il peignait comiquement les angoisses de ce commandant du fort, apercevant quatre ennemis:

Et bien sûr ils ne sont que quatre;  
Se déterminant à combattre,  
Il crie: "Aux armes!" en tremblant,  
Plus pâle que son drapeau blanc.

Emile Deschamps chansonna jusqu'au roi. Charles-Dix est un peu... Neuf, disait-il dans une autre chanson, à la veille de 1830.

Ils vont bien aux Etats-Unis. L'année dernière, au Massachusetts seulement, quarante-deux mariages où les épouses n'avaient pas plus de 15 ans.